

COMPTE RENDU/BOOK REVIEW

Daniel Dagenais, ed., *Recherches sociographiques*, numéro spécial: *Le suicide*, volume XLVIII, no 3, 2007, 188 p.

Bien que le suicide passe pour un objet d'étude classique de la sociologie, il semble être davantage l'apanage des psychologues, psychiatres et, tout dernièrement, des éthiciens, comme si tout ce qui pouvait être dit sur lui ne relevait que de l'individuel, du pathologique et de la morale. Ainsi, si objet classique de la sociologie il en est, il semble l'être tout au plus à la manière d'une vieille porcelaine qu'on n'ose pas trop secouer de peur de la casser et, du même coup, constater brutalement son caractère exclusivement décoratif. Même si on enseigne souvent aux étudiants que le suicide, ce soi-disant plus intime et dramatique des comportements humains possibles, est un phénomène social, tout se passe comme si on ne le croyait pas vraiment. L'étude classique du suicide de Durkheim demeure plus facile à enseigner qu'à se traduire par de véritables recherches contemporaines, vivantes, pertinentes et utiles. Pour preuve, ce n'est qu'en 2007, nous dit Daniel Dagenais, que le premier numéro thématique d'une revue sociologique québécoise sur la question du suicide a vu le jour. Faut-il en être surpris ? Ne répète-t-on pas systématiquement que les suicidés étaient atteints d'une dépression majeure et que celle-ci est d'origine neurochimique ? Or, lorsqu'on demande ce qui provoque cette épidémie contemporaine de déséquilibres neurochimiques, les explications se font rares. Comme le dit Dagenais avec raison, la suicidologie «accompagne le suicide contemporain davantage qu'elle ne le comprend». Ce numéro thématique vise explicitement la «réfutation du paradigme suicidologique» tout en proposant un paradigme ouvertement sociétal. S'il est question du «cas québécois», à la fois spécifique et général, des éléments théoriques, méthodologies et empiriques sont mobilisés ici pour comprendre de manière plus vaste le phénomène du suicide dans les sociétés contemporaines, et ce dans une perspective sociologique salutairement classique. Le pari est réussi et l'ensemble du dossier est à la fois remarquable et varié (analyses théoriques originales, données empiriques clairement exposées, critiques rigoureuses d'ouvrages fondamentaux sur la question). La résonance entre suicide et société (suicide comme symptôme d'une réalité plus large, obéissant à une causalité plus profonde, etc.) est largement postulée, et ceci, de manière convaincante, dans l'ensemble des articles. Depuis au moins

une quarantaine d'années, la «signature collective» du suicide occidental s'est transformée en *amplifiant* des phénomènes déjà connus dans les sociétés industrielles (surmortalité masculine), en *inversant* le rapport ville (métropole) - région (périphérie) dans la prévalence du suicide et en *inventant* le suicide des jeunes. L'exploration de ces tendances générales, mais aussi des caractéristiques spécifiques au «cas québécois», suffit à elle seule à susciter tout l'intérêt de ce dossier. Comment ne pas suivre les auteurs Bélanger, Bouffard et Rousseau dans leur tentative de percer l'énigme montréalaise, dont la disparité marquée des taux de suicide entre le multiculturel Parc Extension (6 par 100 00 habitants) et le plus homogène («de vieille souche francophone») Hochelaga-Maisonneuve (33 par 100 000 habitants) n'est que l'un des phénomènes frappants ?

On simplifiera ici la richesse théorique des analyses en disant que les clés heuristiques de l'ensemble des articles sont la crise du lien familial, la transformation des rapports de genre et la persistance de certaines identités «sans avenir». Citons un paragraphe clé de Dagenais : «L'effondrement de la famille en tant que rituel du devenir adulte ... ouvre la porte à l'anomie virtuelle profonde de la société moderne industrielle. À certains égards cette société a prétendu faire du monde une simple opportunité pour l'individu. Le suicide contemporain révèle à un autre niveau à quel point la 'société des individus' dépendait finalement du fait que ceux-ci étaient des hommes et des femmes». L'anomie serait une «virtualité inhérente à l'introduction dans le symbolique» qui s'actualise avec le bouleversement du lien famille-société, car le lieu de transmission du symbolique est somme toute fragilisé et en transformation. Tout au long des articles, d'une façon ou d'une autre, il est question ouvertement ou en filigrane de la transformation, mutation, bouleversement de la consistance du lien social, notamment en ce qui concerne l'identité de genre. Gagné et Dupont analysent précisément la régulation de cette identité par l'institution familiale en transformation, et ce, de l'épuisement du modèle familialiste de la société à la réinvention collective — tâche encore en cours — des cadres de l'intimité. Ils suggèrent une piste stimulante et ouverte pour comprendre ce qui est en train de devenir : « Peut-être que dans les garderies. Dans la fiscalité. Dans les bourses d'étude proportionnelles au nombre d'enfants, dans les congés parentaux, dans la complicité de la loi avec l'union de fait, dans l'aide à la propriété et dans quelques autres expédients de ce goût est-ce une sorte de régulation institutionnelle du «couple» qui se met en place ? ».

L'ensemble de contributeurs constate, argumente et analyse solidement l'existence d'identités sans avenir, de modèles familiaux épuisés, d'individualités anomiques, de modalités de transmission du symbolique menacées. Toutefois, trois interrogations méritent d'être posées. Et si la

«société des individus», au lieu de signifier un espace froid d'opportunités à saisir, offrait en revanche une consistance sociale particulière permettant l'émergence d'un individualisme de masse (oxymoron sociologique semblable à celui de « société moderne »)? Et si la psychanalyse comme outil d'analyse du symbolique était à classer parmi les identités théoriques «sans avenir»? Et si c'était la famille et non le couple, voire l'individualité, qui devait porter aujourd'hui des guillemets? Il est trop tôt pour le savoir.

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MARCELO OTERO

Marcelo Otero est professeur au département de sociologie de l'UQAM, chercheur-boursier au Fond du recherche en santé du Québec (FRSQ) et directeur des Cahiers de recherche sociologique. Il a publié notamment *Les règles de l'individualité contemporaine*, PUL, 2003, *Nouveau malaise dans la civilisation*, CRS, Montréal, 2005, et *Le médicament au cœur de la socialité contemporaine*, PUQ 2007 (avec Johanne Collin et Laurence Monnais.)